

Nos Morts de la Grande Guerre



Robert MAZERON

(1885-1918)

Adjudant-mitrailleur à « l'Escadrille C. 46 ». Décoré de la *Croix de Guerre*



SAINT-AMAND (CHER)
IMPRIMERIE CLERC-DANIEL



1921

Nos Morts de la Grande Guerre



Robert MAZERON

(1885-1918)

Adjudant-mitrailleur à « l'Escadrille C. 46 », Décoré de la *Croix de Guerre*



SAINT-AMAND (CHER)

IMPRIMERIE CLERC-DANIEL



1921





Il était né à Montluçon, le 21 novembre, en 1885.

La principale disposition qui, dès le tout jeune âge, se révèle chez lui, c'est une grande bonté.

A quatre ans environ, se promenant avec sa bonne, il rencontre un enfant qui demande l'aumône. C'est devant une boulangerie ; avant même que la bonne ait pu s'en rendre compte, il entre ; et, tirant de sa poche son unique pièce de deux sous : « Madame, dit-il « à la boulangère, ce petit a faim ; donnez-lui « du pain à manger. »

Deux ou trois ans après, il voit, chez ses parents, un vieux pauvre qui vient, de temps

en temps, prendre un repas ; et, ces jours-là, à déjeuner il se prive de son dessert et le donne au vieillard.

Jeune homme, à Vichy, au cours d'une saison, il remarque un prêtre âgé qui ne s'assied jamais, pendant les concerts, dans le parc, et qui semble pourtant avoir peine à rester debout, appuyé contre un arbre. Comprenant qu'il s'agit d'une question de dépense, il prend un abonnement de chaises ; sous un prétexte quelconque il aborde le prêtre ; et délicatement il lui fait accepter la possibilité désormais de s'asseoir.

Plus tard, pendant la guerre, quand sa mère lui demandera ce dont il a besoin : « Moi, rien, répondra-t-il ; mais, pour mes hommes, envoyez tout ce que vous pourrez de gants, de chaussettes et de gilets de laine. »

Ces faits, pris en eux-mêmes, ne sont évidemment que de petites choses ; mais n'y peut-on pas voir comme un reflet de l'âme ?

C'est ce bon naturel, cette tendance à obliger en s'oubliant lui-même, qui feront, qu'au collège, ses condisciples l'aimeront, et que, en

général, dans la vie, il sera sympathique.

Une autre disposition très marquée chez lui c'est un esprit chercheur. Ses préférences l'inclinaient vers les sciences physiques, la mécanique et l'électricité. Il se livrait à maints essais, soit pour des expériences, soit pour la construction de petits objets pratiques ; et, dans l'année qui précéda la guerre, il s'était adonné à la télégraphie sans fil. L'esprit chercheur, il l'apporta jusque dans ses fonctions d'aviateur ; un peu avant sa mort, il espérait avoir trouvé un instrument de réglage facilitant le tir pendant le vol de l'appareil. Et, dans l'adieu suprême, qu'au jour de ses obsèques son chef lui adressait, à la cérémonie funèbre, il y avait cette phrase : « Vous étiez un technicien en même temps qu'un soldat. Vous le prouviez en dirigeant parfaitement le travail de nos armuriers et l'entraînement au tir de vos camarades mitrailleurs. »

Il avait fait ses études à l'Institution Saint-Joseph, d'où il était sorti avec le *prix d'honneur*. Très attaché à la Maison, il aimait à y revenir souvent, revoir ses anciens Maîtres.

Après avoir fait, quelque temps, de la Procédure chez un avoué, en octobre 1906, il allait accomplir son service militaire, au 31^e Dragons. La période expirée, il avait rengagé, comme sous-officier ; et il n'était rentré que depuis peu dans sa famille, quand la déclaration de guerre l'en éloignait encore.

En rejoignant son régiment, il écrivait à ses parents : « Je saurai faire mon devoir ; « et, sans être prétentieux, je puis dire que, « quand je reviendrai, vous pourrez être fiers « de moi. » Et peu après, leur annonçant son départ pour le front, avec le grade d'adjudant : « Si Dieu ne me permettait pas de revenir, soyez certains que je disparaîtrai en « bon chrétien et en bon français qui ne sait « pas reculer. Si je tombe, vous aurez tous « jours cette assurance que ce sera au champ « d'honneur. Ma dernière pensée se tournera « vers vous, et vers Celui de qui je viens. »

Le front, pour lui, en premier lieu, c'est la Champagne ; puis les Vosges et la Somme ; puis ce sera de nouveau la Champagne, où il devait mourir. Son rôle, dans le début, est

de porter des ordres et d'aider à l'Infanterie pour le service des tranchées.

En février 1916, son groupe de cavalerie est disloqué et on le verse dans l'artillerie ; mais cette arme n'a pas d'attrait pour lui, et il demande à entrer dans l'aviation.

C'est à l'*Ecole de Tir aérien* de Cazeaux qu'il reçoit sa formation de *mitrailleur de combat*. Après le stage réglementaire, on l'y garde, comme sous-instructeur, jusqu'au mois de septembre, époque où il retourne au front que désormais il ne quittera plus. Il fait partie de l'Escadrille C. 46, que commandait alors l'héroïque capitaine Le Cour Grandmaison.

Le 13 octobre, il avait la joie de faire tomber un premier avion ennemi, témoignant d'un courage qui lui valait des félicitations. Le courage d'ailleurs, l'énergie, le sang-froid, c'étaient ses caractéristiques ; et un de ses amis dira de lui, après sa mort : « Il était légendaire, pour cela, dans son escadrille. Il « avait un courage farouche. »

Le 23 novembre, il abattait un deuxième

avion, et dans des circonstances particulièrement angoissantes que rappelle la citation suivante, — citation à l'Ordre de l'armée, qui comportait l'attribution de la Croix de guerre avec palme :

« Excellent mitrailleur en avion, courageux
« et adroit. Arrivé récemment en escadrille, y a,
« dès le début, fait preuve des meilleures qua-
« lités. A abattu un avion allemand, le 23 no-
« vembre 1916, au cours d'un rude combat,
« où son appareil a été criblé de balles, et son
« mitrailleur-avant blessé. »

Voici, au surplus, le passage de la lettre où il racontait l'événement à sa famille :

« Mon combat s'est passé dans des condi-
« tions assez dures. Sept Boches me sont tom-
« bés sur le paletot. J'étais en infériorité no-
« toire : appareil criblé, moteur en mauvais
« état, essence s'échappant et mon mitrailleur-
« avant, blessé. Quatre fois les Boches sont
« venus à l'assaut ; et quatre fois je les ai
« tenus en respect, à la deuxième leur dégrin-
« golant un appareil. Tant bien que mal nous
« avons pu regagner nos lignes. J'avais vingt

« neuf balles et sept éclats d'obus dans mon
« coucou. Vous le voyez, le Sacré-Cœur m'a
« biengardé ; remercions-le bien fort. — Mon
« pilote, de ce chef, est proposé pour la Lé-
« gion d'honneur. »

La note gaie qui apparaît dans cette lettre lui était habituelle. Quand il venait en permission, jamais de mines sombres ; le moins possible de récits capables d'inquiéter. Si on lui parlait de danger : « Mais non, répondait-il ; dans ma carlingue je suis comme dans un fauteuil. Puis c'est si beau le spectacle qu'on a au-dessus des nuages. On éprouve une sorte d'ivresse devant cet infini ! » — Il avait toujours à conter, sur sa vie et sur celle de ses camarades, des histoires drôlatiques, depuis leur façon de dégeler la moustache, en descendant à terre, au retour de leurs courses, jusqu'à leurs plaisanteries, dans leurs différents groupes, se cachant provisions, objets de couchage, tuyaux de poêle..., et mille facéties de ce genre.

Cette gaité pourtant n'excluait pas les pensées graves ; et il ne terminait jamais une per-

mission sans faire la sainte communion, le jour de son départ.

Nombreuses sont les expéditions aériennes auxquelles il a pris part, dont quelques-unes très pénibles, surtout dans l'offensive d'avril, en 1917. Au mois de juin suivant il fut blessé au bras ; mais la blessure était légère, et il ne voulut pas être évacué à l'arrière pour se faire soigner ni interrompre son service.

En février 1918, il était proposé pour la Médaille Militaire ; mais très peu de temps après il mourait, avant d'avoir vu la proposition aboutir.

Voici en quels termes, le 27 février, le capitaine de l'Escadrille faisait part à son père de l'accident fatal.

« Ma lettre est malheureusement destinée à vous apprendre une terrible nouvelle. L'avion piloté par le sous-lieutenant Durand, monté en outre par votre fils et un sergent du génie est tombé, hier à seize heures, dans la campagne avoisinant notre terrain ; et les trois passagers ont succombé !... »

« Soyez courageux, Monsieur, votre fils « l'était tellement ! Je le tenais dans une « time toute spéciale. J'ai eu bien souvent, « personnellement, des preuves de sa vaillance ; car j'avais fait avec lui, en qui j'avais « une entière confiance, de nombreuses croisades. Tous ceux qui ont lutté avec lui contre l'ennemi commun ont été émerveillés de son courage, de son calme, de son sang-froid de parfait soldat. Je ne tenterai pas de consolation impossible ; je voudrais seulement que la douleur de ses parents fût atténuée par la conscience de la valeur de leur fils, par la façon noble et simple avec laquelle il avait fait à la Patrie le sacrifice de sa vie. »

Il était tombé à Vouzy, dans les environs de Vertus. Circonstance providentielle : M. le Curé de Vouzy passait, à ce moment ; et une lettre de lui apportait, plus tard, aux parents cette précieuse assurance : « J'ai pu donner l'absolution à ces chers enfants qui se mouraient. »

A l'endroit même de la chute, M. Jean Lalle-

mand, propriétaire du château de Vouzy, a eu la touchante pensée de faire élever, à la mémoire des trois aviateurs, une croix, avec leurs noms, et, au-dessous, ces mots : « Passants, « priez pour eux. »

Inhumé d'abord près de là, à Vertus, il repose maintenant à Montluçon, auprès des siens.

A son memento on lit cette prière, — aspiration de tant de cœurs déchirés par la guerre : « O Jésus, doux Sauveur, introduisez-les dans votre gloire ces enfants de la France qui sont tombés héroïquement pour sauvegarder sa liberté. Qu'ils prient, là-haut, pour la Fille aînée de votre Eglise, et lui obtiennent d'accomplir désormais fidèlement, dans le monde, les *gestes de Dieu*. — Consolez ceux qui pleurent, en leur donnant le ferme espoir de retrouver en vous, et pour toujours, ces êtres bien-aimés qui les ont précédés dans la Patrie. »



15623

